

de soi, mais c'est aussi témoigner de la création. La femme s'y enveloppe du cosmos (c'est le vrai sens du *cosmétique*) et en poursuit la ramification vers de nouvelles feuilles et de nouveaux fruits. Ce pour quoi nous n'avons pas de terme meilleur que « coquetterie », et pour lequel Raynal forge le néologisme « apparure », relève en vérité d'une modestie essentielle (pré-morale). Le narcissisme même de la personne y est l'instrument d'une puissance qui l'*investit* et par elle veut mettre au monde une nouvelle forme originale et vivante, plus folle encore que l'ornithorynque ou le condylure étoilé. À travers la coupe et les ondulations de la vêtue se déploie « une pratique artistique où l'artifice prend vie », « une œuvre (construction mouvante, vibratile, fluide sculpture, tableau abstrait qui respire, où court une onde) qui fait si bien corps avec son auteur qu'elle en devient l'aspect ».

L'éloge ne va pas qu'à la débauche d'étoffes, de dentelles et de vertugadins. Il se prononce aussi bien en faveur de l'habit simple, de la pureté monastique, pourvu qu'il y aille encore d'une apparition vive. Le mal n'est pas dans la simplicité, mais dans un double écrasement – celui de la chape puritaine, et celui du survêtement *hi-tech* : « L'apparure, qui ajoute la diversité des incarnations d'une même personne à l'extrême diversification qui est le propre de notre espèce, l'apparure risque d'être engloutie sous la prolifération des *néo-vêtements* dérivés des tenues de sport, fabriqués à des millions d'exemplaires pour toute la planète, standardisés d'autant plus aisément qu'ils n'entretiennent plus aucune relation avec l'architecture de la chair, sinon la fonctionnelle, l'utilitaire. » Ainsi, il n'y a pas que la *burka* pour détruire l'épanouissement du féminin, il y a aussi le jogging. Et si le burkini est si affreux, c'est qu'il tient des deux, opérant la jonction du sac islamiste et des *néo-vêtements* du technicisme républicain.

20 novembre 2016

LX

Romantisme et salariat

Le romantisme s'est développé en même temps que la révolution industrielle. De prime abord, il apparaît comme une réaction à celle-ci : contre les clartés logiques des Lumières, il affirme le mystère de la Nuit étoilée ; contre la rationalisation des rapports sociaux, il exalte la passion, le coup de foudre, la rencontre incalculable qui défie les institutions. L'homme et la femme s'accomplissent alors moins dans la famille, trop institutionnelle encore, que dans le couple qui part se réfugier dans les bois ou sur une île déserte, vivant d'amour et d'eau fraîche.

Wagner crée son opéra *Tristan und Isolde* en 1865, l'année même où sont fondés le *Chicago and North Western Railway* et la *Società per le strade ferrate romane*. Rien ne semble s'opposer davantage au bruit des locomotives que la mélodie infinie des amants solitaires et maudits. Et pourtant la motorisation et le romantisme trouveront une certaine unité dans le cœur d'Adolf Hitler, lui qui dans sa jeunesse était prêt à ne pas manger plusieurs jours pour pouvoir assister à une cinquième représentation de *Tristan*...

Ne s'agit-il donc que d'une réaction ? N'y aurait-il pas un lien plus essentiel, je dirais même une complicité, entre la vision romantique de l'amour et l'industrialisation de la production ?

Le romantisme présente la relation amoureuse de l'homme et de la femme comme hors du monde. C'est « toi et moi », « je et tu », peu importe si c'est à la ville ou aux champs, dans un palais ou sur un radeau. L'arche sur laquelle Noé embarque sa famille et tous les animaux autres qu'aquatiques perd sa valeur emblématique. Même sur le *Titanic*, surtout sur le *Titanic*, les amants peuvent s'aimer : que le bateau coule et ils s'aiment d'autant plus fortement, car leur amour se manifeste alors comme plus vaste et plus profond que l'océan – juste avant la noyade...

Loin de moi l'idée de contester absolument cette merveille, et pas seulement parce que je crains de perdre tout crédit auprès des jeunes femmes. L'amour, dans sa grâce, est un événement qui crée en quelque sorte ses propres conditions de possibilité. Combien d'histoires témoignent de cet éclair, de ce choc qui bouleverse tout programme et toute fatalité ? Dans *1984*, lorsque Winston et Julia s'étreignent pour la première fois au milieu d'une clairière, ils échappent à Big Brother : « Leur embrassement avait été une bataille, écrit Orwell, leur jouissance une victoire. C'était un coup porté au Parti. C'était un acte politique¹. » La rencontre de l'homme et de la femme est si naturelle qu'elle fait trembler la lourde construction artificielle. Elle a le caractère de l'origine – une fraîcheur de source, même au milieu du désert. – Au demeurant, si Dieu crée le monde par amour, il faut penser que tout amour véritable est d'une certaine façon antérieur au monde et possède le pouvoir de le renouveler.

Notre amour reste toutefois celui de créatures, dépendantes de leur environnement. Ce serait tomber dans une grave hérésie spiritualiste que de croire à un amour humain au-dessus de toutes conditions matérielles. Même vivre d'amour et d'eau

1. George Orwell, *1984*, deuxième partie, toute fin du chapitre II.

fraîche suppose encore l'eau fraîche, potable, laquelle devient de plus en plus rare et doit être dépolluée et vendue par des entreprises privées. Sans un air pas trop toxique, impossible de prononcer : « Je t'aime. » Et sans un foyer où vivre ensemble, impossible que l'étreinte dépasse l'illusion et la désillusion de l'orgasme. Julia et Winston peuvent connaître cet instant solitaire loin du monde totalitaire : pour déployer leur relation dans la durée, ils ont besoin d'un havre propice, et c'est pourquoi ils finiront brisés, jusqu'à ne même plus se reconnaître.

C'est ainsi que tout un romantisme émouvant est moins une résistance qu'une annexe du monde techno-économique. Croire que les amants peuvent réaliser leur amour en dehors de toute condition matérielle, c'est les rendre indifférents et donc complices malgré eux de conditions matérielles imposées qui les cernent et finissent par les phagocyter. Surtout, c'est se représenter leur amour en dehors de la fécondité familiale, ou se représenter la famille non comme ce donné à la fois naturel et culturel qui constitue le domaine économique, et forme la base de la Cité mais comme un refuge sentimental au milieu d'une impitoyable concurrence marchande (refuge qui toutefois ne subsiste qu'en consommant les produits de cette concurrence).

À partir du moment où la communauté de l'homme et de la femme n'est plus conçue comme un *oikos*, et donc comme le lieu premier de l'économie et de l'écologie, à partir du moment où elle est vue comme un amour séparé des structures sociales, cette communauté elle-même, avec son aventure essentielle, se défait. Elle n'est plus que la société passionnelle et passagère de deux salariés – car le romantisme moderne se fonde sur l'avènement du salariat. Et cette société conjugale que la comptabilité nationale appelle « ménage », et dont la fonction principale est la consommation, se soutient cahin-caha par volontarisme moral, comme

en apnée, dans une fidélité qui est avant tout un effort pour honorer un contrat, mais qui ne correspond plus à la réalité d'une fructification commune dans l'entrelacs des tâches quotidiennes. La « femme au foyer » que défendent certains catholiques, ne fait qu'entériner ce partage moderne du « domicile » et du « bureau » et la destruction du foyer comme lieu central de production.

Il est assez terrible de voir des jeunes gens s'aimer et découvrir brusquement que leur amour implique toute une économie. Le romantisme ne les avait pas préparés à cela, tout en les y livrant pieds et poings liés. Bien sûr, cela, ils le perçoivent comme une chute. Mais la chute originelle est au contraire de devenir un couple sans économie : tomber, pour Adam et Ève, ce fut perdre cet Éden au sein duquel ils furent « établis pour le cultiver et le garder » (Gn 2, 5 et 15). Leur mariage se déployait dans un jardin. Le domestique ne se restreignait pas pour eux au salon et à la salle à manger. Il exigeait un domaine. Même le chevalier Yvain, icône de l'amour passionné dans le roman de Chrétien de Troyes, doit garder la fontaine de sa dame et préserver ses terres. Qu'on oublie le jardin à cultiver, et il y a fort à craindre qu'Adam et Ève soient remplacés par Adolf et Eva, pleins de romantisme et d'ambitions démesurées depuis le fond de leur *bunker*.

À partir du moment où l'économie consiste en la dispersion de la famille et sa soumission au travail de bureau, d'un côté, et de l'autre, au loisir de supermarché, on peut comprendre que la nécessité de s'établir apparaisse aux jeunes amoureux comme une chute. La question économique s'y réduit à la question financière. Il ne s'agit plus d'œuvre commune mais d'argent à aller gagner chacun de son côté. L'*oikos* n'étant plus qu'un appartement où il s'agit de consommer des articles achetés à l'industrie – par exemple faire du repassage de prêt-à-porter en visionnant des séries américaines –,

il devient impossible d'être vraiment maîtresse de maison ou père de famille. Et il est normal, dès lors, que la femme croie s'émanciper quand elle travaille pour un patron, et que l'homme, dans son machisme même, soit trop content de lui laisser la place, car il a eu le temps de se désillusionner quant au caractère libérateur d'un *steering committee* au 24^e étage d'une tour de La Défense.

27 novembre 2016

LXXXII

De l'élevage (I) :
Fin du Bon Pasteur

Le Dimanche du Bon Pasteur, troisième de Pâques, l'Église prie pour les vocations sacerdotales. L'image est évangélique : le pasteur au milieu de ses brebis renvoie au Christ et, à travers lui, au prêtre parmi ses fidèles. Ce renvoi est si ancien, si vénérable, qu'on en vient à oublier qu'il s'agit d'une image, que l'évêque n'est pas à proprement parler un pasteur (et que moi, qui suis son ouaille, je ne puis me contenter de bêler avec le troupeau). Ainsi, les séminaires et les facultés de théologie s'honorent de dispenser des cours de « pastorale », telle une évidence, alors que dans leur salle de classe il n'y a ni moutons, ni chèvres, ni chien (au sens propre, bien sûr, car, pour le sens figuré, je ne saurais juger trop vite) et que l'estrade du professeur n'est pas un gras pâturage... Mais quelle est la validité de cette image aujourd'hui ? À l'heure où la rognonnade de mouton est vendue sous plastique dans des hypermarchés, peut-il y avoir encore un bon pasteur ?

Déjà, dans la *République*, lorsque Socrate prend l'image du berger pour évoquer le bon gouvernant de la Cité, Thrasymaque le raille : « Quel morveux tu fais ! Te figures-tu que les bergers et les bouviers regardent au bien de leurs brebis ou de leurs vaches ; qu'en les engraisant avec soin ils visent autre chose que le bien du patron et le leur ? » Le bon

pasteur s'enquiert de la brebis égarée, il l'arrache à la gueule du loup, sans doute, mais c'est pour qu'elle n'échappe pas à l'étal de la boucherie. Il peut bien appeler chacune de ses bêtes par son nom ; il va néanmoins beaucoup plus vite en leur imprimant un numéro sur l'oreille : cela facilite leur enregistrement à l'abattoir, et offre au consommateur une parfaite « traçabilité »...

Contre cette objection, certains répliqueront qu'il ne faut jamais trop filer la métaphore. On doit s'arrêter au bon moment, celui où le berger ramène la brebis sur ses épaules, et ne pas aller jusqu'à cette heure où tout se renverse, quand il la livre à l'égorgeur. Ce serait toutefois accorder trop de crédit à l'observation de Thrasymaque. On lui concéderait que le berger vise avant tout le gigot, et que, contrairement à ce que soulignent les Écritures, il ne se distinguerait pas du *mercenaire*. Surtout on séparerait le spirituel du matériel, l'image de sa réalité, en toute complicité avec la virtualisation généralisée du monde. Le bon pasteur n'aurait absolument rien de commun avec le vrai pasteur. Les vrais pâturages pourraient dès lors être bétonnés et changés en zone commerciale sans que cela change quoi que ce soit à la pastorale des évêques – même s'il conviendrait davantage, en la circonstance, de délaisser l'image du bon pasteur et d'instaurer un Dimanche du Directeur de Réseau en Grande Distribution Alimentaire.

Socrate s'efforce de montrer à Thrasymaque qu'il a manqué de rigueur dans sa définition : « Tu estimes que le berger s'occupe de ses brebis sans se soucier de leur bien à elles, mais en fonction de la succulence de leur chair, comme un gourmet qui prépare son festin, ou encore en fonction du profit de la vente, comme un homme d'argent, et donc pas comme un berger. » Le berger en tant que berger n'est pas un producteur de viande. Son métier a pour but le bien-être de ses bêtes. Il se déploie même dans une communauté de vie

avec elles, jusqu'à endurer une grande solitude par rapport à la société des hommes.

Ne pas voir cette fin du pasteur (sa finalité) serait la fin du pasteur (sa mort), car il ne pourrait plus être bon. Or c'est précisément ce qui se passe en nos temps utilitaires. Les fermes-usines ont fait disparaître le véritable éleveur. Cependant, l'industrie des produits carnés n'est apparue qu'à la faveur de ce que Robert Spaemann appelle une « ontologie bourgeoise » : « Pour Socrate, l'art du boucher ne définit pas l'art du berger. Or, c'est cela qui a changé avec le monde moderne. Maintenant, c'est le marché qui prescrit la façon d'élever les animaux, et cet élevage n'a plus du tout pour but leur bien-être, si bien que la protection des animaux relève d'un point de vue désormais extérieur à l'élevage et doit se justifier "du dehors". » La figure unifiée du bon berger se divise en deux figures antagonistes, celle du producteur de viande qui se contente de faire du bénéfice et celle du défenseur des animaux qui se borne à faire de la morale. De sorte que la morale n'est plus celle du métier même, jaillissant à fleur de son exigence et de sa probité, mais quelque chose d'extrinsèque, qui s'impose, comme une valeur, à un boulot ingrat qui en lui-même n'implique aucune attention.

Dans cette ontologie bourgeoise, il y va d'abord d'une « inversion téléologique » : le berger s'occupe des moutons pour manger, voilà ce qui paraît indiscutable aux yeux de l'utilitariste, incapable de penser qu'on puisse au contraire manger pour s'occuper des moutons. Car il lui suffirait de réfléchir un peu pour s'apercevoir que se nourrir de viande est une activité que nous avons en partage avec le loup et le tigre, tandis que prendre soin des bêtes est une activité spécifiquement humaine, et que c'est à elle que notre dignité se rattache. Bien sûr, le berger n'est pas végétarien ni vegan ; mais c'est justement le fait de boire du lait, porter de la laine, manger des côtelettes avec gratitude et mélancolie qui est le

moyen de cette vie commune avec les brebis, et de la célébration de la transhumance, plus divine que le transhumain.

L'ontologie bourgeoise ignore que « les choses ne sont pas seulement des fins *pour soi*, mais aussi des fins naturelles *en soi* ». Son inversion repose sur une réduction téléologique, qui ne reconnaît pas d'autre fin dans la nature que l'autoconservation. Pour elle, la forme animale n'est pas une splendeur, qu'il faut pouvoir contempler, mais une simple fonctionnalité : l'aile et la mélodie de l'oiseau sont pour sa survie, et non sa survie pour la merveille du vol et du chant. En conséquence, la seule loi de la nature est celle du chacun pour soi, et notre propre autoconservation peut à bon droit devenir prédatrice des autres vivants. – Mais le bon pasteur n'est pas un bon consommateur : « Il donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10, 11). Sa grandeur n'est pas de bâfrer une fricassée achetée dans un centre Leclerc. Elle est de « vivre aux champs et de garder ses troupeaux durant les veilles de la nuit » (Lc 2, 8). C'est là, et non au rayon boucherie, que l'Ange du Seigneur annonce la grande joie de Noël.

21 mai 2017